



CLASSIQUES
GARNIER

MARTINEZ (Caridad), « Joan Lluís Llinàs, *Educació, filosofia i escriptura en Montaigne*, Palma 2001 », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VIII*, n° 35 - 36, 2004 (Juillet – Décembre), p. 137-139

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11864-0.p.0137](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11864-0.p.0137)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2004. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

naturel que l'intérêt que l'essayiste-voyageur porte à l'Italie atteigne son point culminant dans la période du voyage. Il aurait été plus surprenant que l'expérience italienne de Montaigne n'eût laissé aucune trace sur une écriture stratifiée comme l'est celle des *Essais*, où l'expérience personnelle du scripteur assume graduellement un rôle de plus en plus central.

En différents points de son ouvrage, et spécialement dans les pages de conclusion, l'auteur indique au lecteur de nombreuses directions où il y aurait encore à creuser pour faire la lumière sur les zones obscures de la biographie intellectuelle de Montaigne. Par exemple, il serait très utile d'en savoir davantage sur l'éducation de Montaigne pour comprendre comment est né son intérêt pour l'Italie ; ou encore de connaître les conditions historiques précises où se trouvaient les cités qu'il a visitées, pour comprendre la signification de ses remarques ou de certains de ses silences ; ou encore d'étudier plus à fond les italianismes qui font leur apparition çà et là dans la prose des *Essais*, afin d'évaluer avec plus de précision la compétence linguistique de Montaigne en italien (travail qu'a déjà excellemment accompli Fausta Garavini, à mon avis). Le danger serait, à l'inverse, de focaliser sur un phénomène déterminé au point d'en surévaluer la portée et le sens. Ce qui n'est pas fait dans ce livre, et qu'il convenait de faire, à mon sentiment, est de mesurer l'intensité du rapport de Montaigne à l'Italie en le confrontant avec celui des autres auteurs et voyageurs (pas seulement des français) de son temps. Je ne serais pas surpris si un travail de ce genre démontrait, comme cela a déjà été fait en partie, que l'italianisme de Montaigne n'était pas du tout exceptionnel, dans l'Europe du XVI^e siècle, parmi les gentilshommes de sa classe.

Traduit de Lino PERTILE

* * *

Joan Lluís LLINÀS, *Educació, filosofia i escriptura en Montaigne. Un comentari a "De l'educació dels infants"*, Palma, Universitat de les Illes Balears, 2001, 351 p.

L'intérêt actuel d'un sujet comme celui de l'éducation n'est pas à souligner, étant donné le moment crucial où celle-ci se trouve aujourd'hui, au beau milieu de la crise générale de notre civilisation. Montaigne (que Kenneth Clark considérait comme l'homme le plus civilisé de l'Europe) n'étant ni "pédagogue" ni "pédagogue" (distinction faite par Manuel Breda-Simoës dans sa communication au colloque de Tours de 1960, *Pédagogues et juristes*) il faut savoir gré à Joan Llinàs de l'avoir placé au centre de son étude, non pas comme un choix thématique isolé du contexte (ce à quoi tant de travaux nous ont habitués), mais pour considérer un chapitre comme un tout, et l'inclure tout de suite dans le cadre d'ensemble de toute l'œuvre de Montaigne ainsi que de sa démarche littéraire et philosophique. C'est en effet à partir d'un seul chapitre des *Essais* (I, 26) et de son sujet explicite, "l'institution des enfants", que cette étude se veut une analyse complète et détaillée de la philosophie de Montaigne et de sa projection dans l'écriture.

Voilà une ambition qui pourrait paraître excessive si ce n'était que, dès le premier paragraphe du chapitre choisi, comme Joan Lluís Llinàs nous le fera remarquer, c'est l'auteur lui-même qui encourage le lecteur à établir une relation entre ces deux sujets apparemment éloignés, l'éducation et la création littéraire : en posant d'emblée la paternité, et au sens réel et au sens métaphorique, Montaigne nous engage effectivement sur une double voie. Ces deux aspects ayant en commun d'être un procès complexe et subtil, et lourd de conséquences par rapport à l'expérience vitale ainsi que pour la réflexion philosophique, Llinàs propose une nouvelle façon d'étudier Montaigne qui permette d'approfondir sa lecture et de relever parfois un point de vue nouveau. Il sait en outre nuancer la traditionnelle identification entre l'écrivain et son œuvre, si contestée par une certaine critique littéraire mais affirmée d'une façon originale et spécifique par Montaigne lui-même, comme l'on sait ("Je n'ay pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur" – passage auquel Llinàs fait référence dès ses pages 27-28), dans le sens de l'autonomie de l'œuvre. Et puisque c'est dans l'ensemble des *Essais* qu'il va chercher le fondement de son commentaire, qui est le fruit d'une lecture intelligente et bien informée, voilà justifiée l'ambition totalisatrice de cette étude.

Cela se fait par association et analogie ou bien par antithèse, même au prix de quelques extrapolations. On ne saurait pourtant reprocher celles-ci à l'auteur, étant donné les plus que peccadilles dont Montaigne se fait redevable là-dessus. – Mais celui-ci est le seul maître de son œuvre, tandis que les exégètes doivent le servir, pourrait-on rétorquer. Ce procédé se prolongeant, il risque en effet de devenir dangereux lorsque les questions s'accumulent et que le style indirect libre vient compliquer le discours. Dans le va-et-vient entre le texte et la réflexion qui l'accompagne, où la voix du chercheur n'est pas toujours suffisamment distinguée de celle de son objet, le lecteur se trouve parfois quelque peu désorienté, et il lui arrive même de souhaiter un peu plus de systématisation. Mais il lui faut reconnaître tout de suite que la nature même du discours montaignien semblerait l'interdire, et de ce fait il reçoit une bonne leçon pratique à propos de la philosophie contenue dans les *Essais*. L'amorce de quelques conclusions (concept que l'auteur se hâte de nuancer) réparties par sujets, à la fin du volume, essaie de résumer et d'organiser quelque peu la sinueuse (au sens propre et positif du terme) densité de la matière : sous le titre d'ensemble "A manera de conclusió" à la tête de trois grandes divisions thématiques dont les épigraphes sont "Formació", "Filosofia" et "Escriptura", l'auteur résume succinctement les données accumulées chemin faisant, et ce titre révèle sa pertinence par le fait que ces quelques considérations finales ne prétendent pas nous amener à de conclusions au sens logique du terme, mais à l'aboutissement d'une démarche de lecture où ce bon compagnon de voyage nous a savamment et prudemment guidés, à travers les détours de la philosophie la plus abstraite comme de ceux plus familiers de la philosophie morale, comme le sujet, l'identité, la religion ou la famille. Un point final où, enrichis par le chemin parcouru, nous adhérons totalement à l'auteur lorsqu'il fait état de la paradoxale relation entre l'écriture, la pensée et la vie, et de la dislocation qui accompagne leurs mutuelles transformations : "Dislocació, en tant que el llibre suposa un espai distint al de l'home que l'ecriu, lloc on se situa la forma de Montaigne. L'exercici, l'assaig, en tant que

delimitat per l'espai del libre, dota de substància l'autor [...] Els *Essais* són la tomba de Montaigne, i el mirall del seu exercici, de la seva pràctica filosòfica". En reliant pour finir ses trois sujets, en soulignant la part de la philosophie et celle de l'écriture dans l'éducation, qui est formation et auto-formation, ce livre se clôt pertinemment sur les concepts de "trans-formació" et d'"auto-bio-graphie", en jouant quelque peu sur les mots (p. 292).

C'est justement parce qu'il souligne le caractère de processus de ces opérations dans leur ensemble et qu'il manifeste suffisamment son intérêt pour l'aspect diachronique, que paraît quelque peu contradictoire le parti-pris affiché p. 16 de considérer les *Essais* comme un tout, en se réclamant de Fausta Garavini, 1983 (et en coïncidant par là avec J. Céard, voir p. 21 de son édition en 2001 du texte de 1595), sans tenir compte du mouvement imprimé par les allongements, qu'il note pourtant méticuleusement comme c'est l'habitude (a, b, c), autant dans les citations que dans l'appendice qui reproduit en entier, avec sa traduction en face, le chapitre choisi. L'édition suivie est celle de Thibaudet-Rat dans la Pléiade (1962 – compte tenu de celle de Villey-Saulnier, PUF 1988, est-il précisé en note) pour de simples questions de maniabilité dans son sérieux – après quelques prudentes considérations sur la difficulté d'éditer Montaigne, qui n'arrivent pourtant pas à poser la polémique, si vive aujourd'hui dans les études montaigniennes (et qui date au moins de l'appendice I dans Tournon 1983, et a repris avec insistance dès 1992) mettant en question toutes les manipulations de la postérité sur le texte des *Essais*, qui ont pour le moins altéré des aspects aussi importants que la scansion et la prosodie intérieure de la pensée, ce qui n'est pas du tout négligeable chez un rénovateur radical du style savant, comme l'est Montaigne.

Venant par là aux questions de texte et de langue, je voudrais mettre en vedette l'Appendice, qui offre au lecteur dans les pages 293-335 le plaisir de lire Montaigne dans un texte bilingue, en lui indiquant en même temps les lignes de l'édition dont il procède. Cette commodité serait déjà un motif suffisant pour remercier l'auteur de l'étude, qui est aussi l'auteur de la traduction, tâche dans laquelle il a été aidé par Joana Ladària (qui n'est pas convenablement mise en valeur dans un lieu visible du livre, modestement cachée comme elle l'est vers la fin de l'introduction). Mais elle se double en plus d'un trait vraiment attrayant à notre avis : le catalan de Llinàs étant celui des Baléares, cela, loin de nuire à la compréhension, permet d'apprécier les agréables surprises de la langue dans ses diverses variétés : si Ronsard regrettait de ne pas voir Hector "r'occis par les vers d'un françois" (*Épitaphe de Hugues Salel*, 1554), soulignant par là le grand pouvoir de la traduction littéraire, nous pouvons aujourd'hui nous réjouir vivement de voir Montaigne revivre en langue majorquine.

Caridad MARTINEZ